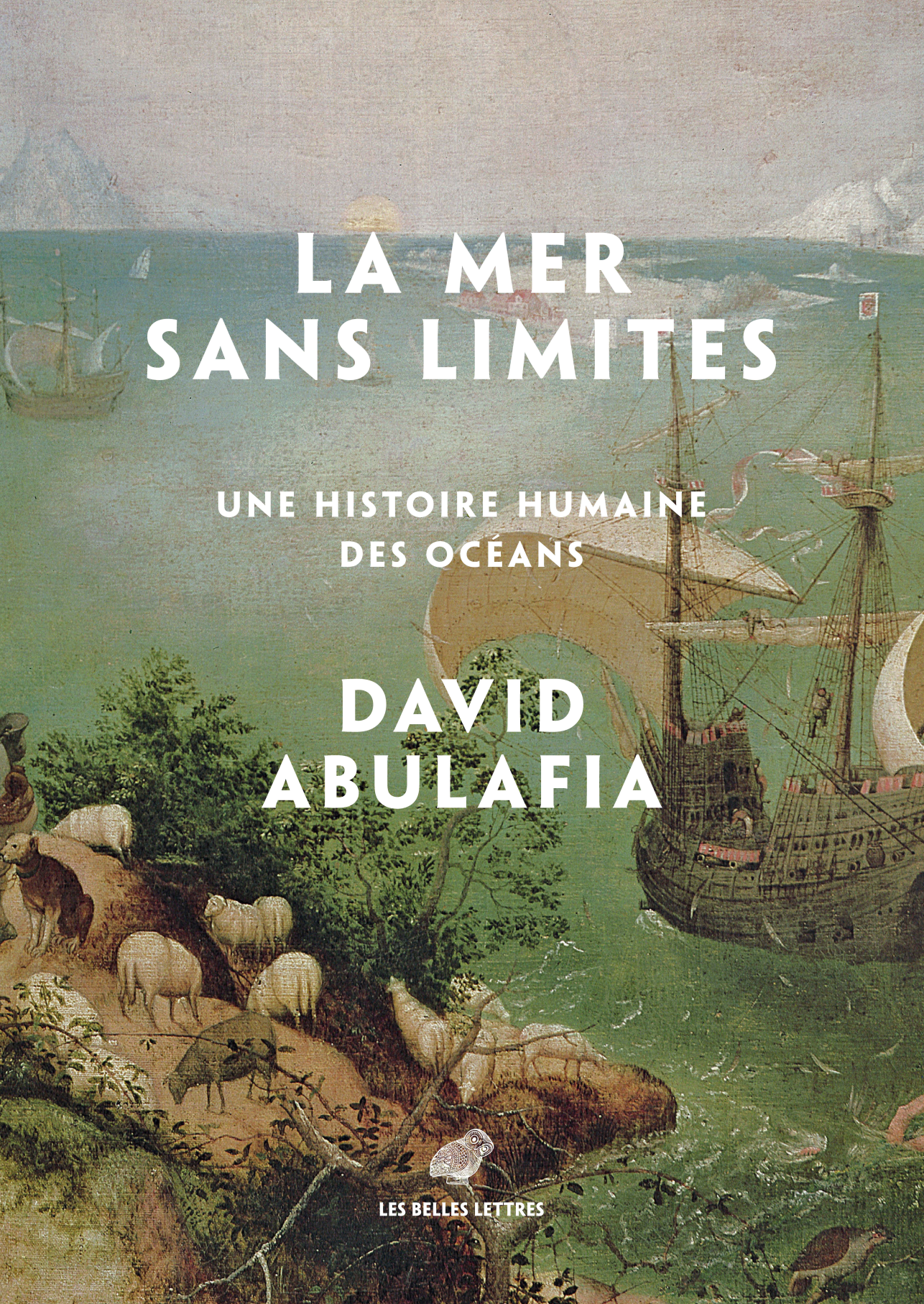




LA MER SANS LIMITES

UNE HISTOIRE HUMAINE
DES OCÉANS

DAVID
ABULAFIA



LES BELLES LETTRES

DU MÊME AUTEUR

The Two Italies. Economic Relations between the Roman Kingdom of Sicily and the Northern Communes, Cambridge University Press, 1977.

Frederick II. A Medieval Emperor, Allen Lane, 1988.

A Mediterranean Emporium. The Catalan Kingdom of Majorca, Cambridge University Press, 1994.

The Western Mediterranean Kingdoms. The Struggle for Dominion, 1200-1500, Routledge, 1997.

The Discovery of Mankind. Atlantic Encounters in the Age of Columbus, Yale University Press, 2008.

The Great Sea. A Human History of the Mediterranean, Penguin, 2011 (en français *La Grande Mer. Une histoire de la Méditerranée et des Méditerranéens*, trad. Olivier Salvatori, Les Belles Lettres, 2022, prix Mare Nostrum 2022, catégories « Histoire et géopolitique » et « Traduction »).

DAVID ABULAFIA

LA MER SANS LIMITES

Une histoire humaine des océans

*Traduit de l'anglais
par Olivier Salvatori*

PARIS

LES BELLES LETTRES

2024

www.lesbelleslettres.com
Retrouvez les Belles Lettres
sur Facebook et Twitter

Titre original :
The Boundless Sea
© David Abulafia, 2019

Première publication en 2019 par Allen Lane, une marque de Penguin Press
– Penguin Press appartenant au groupe de sociétés Penguin Random House.

© Les Belles Lettres, 2024 pour la préface à l'édition française

© 2024, Société d'édition Les Belles Lettres
95, bd Raspail, 75006 Paris

ISBN : 978-2-251-45597-6

VIVRE EN LISIÈRES

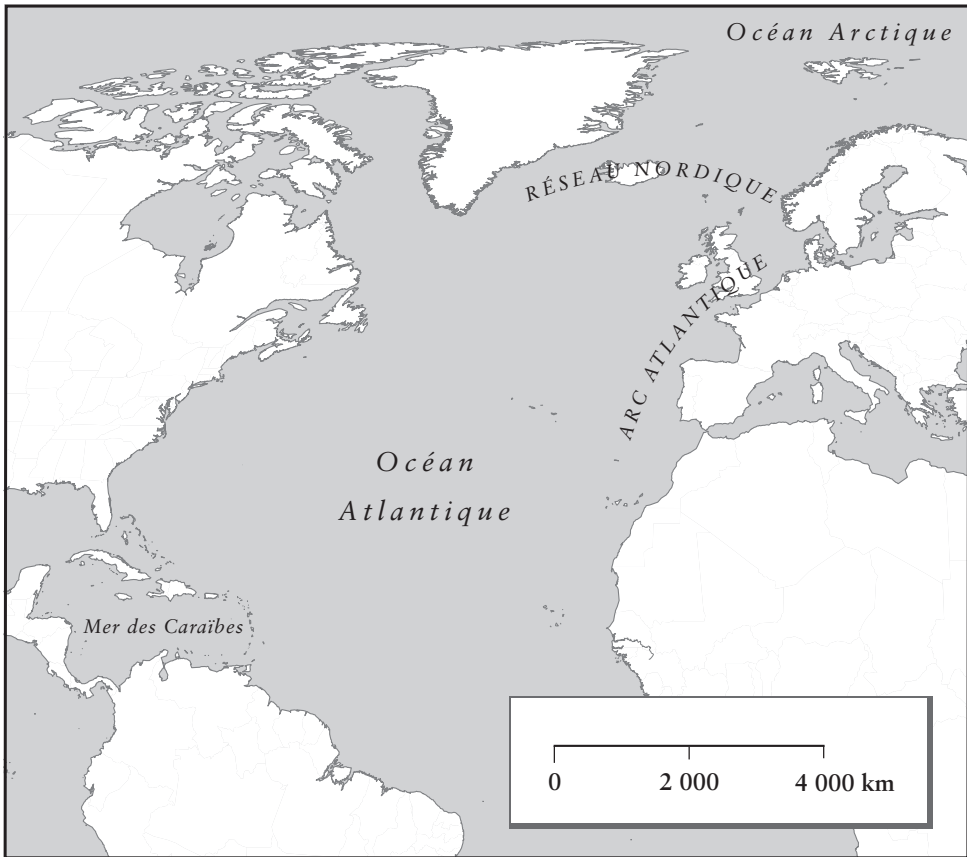
I

On pourrait s'attendre à ce qu'une histoire des océans n'évoque l'Atlantique qu'au xv^e siècle, avec Christophe Colomb ou la découverte par les Portugais d'îles lointaines, si ce n'est par de vagues références à quelques Vikings ayant possiblement atteint l'Amérique après s'être perdus au large du Groenland. L'histoire atlantique n'est de fait devenue une industrie à part entière qu'en s'intéressant aux liens établis après 1492 entre les quatre continents situés aux lisières de l'océan : l'Amérique du Nord, l'Amérique du Sud, l'Afrique et l'Europe¹. De prime abord, on ne trouve rien dans la préhistoire ou l'Antiquité qui puisse se comparer aux stupéfiants exploits des navigateurs polynésiens ou à la maîtrise des moussons par les premiers navigateurs de l'océan Indien. Les théories farfelues sur d'anciens Égyptiens ou Phéniciens qui auraient atteint l'Amérique centrale ne manquent pas, et le nom de Thor Heyerdahl apparaît ici une nouvelle fois.

Pourtant, dès le V^e millénaire av. J.-C., sur le flanc européen de l'Atlantique et, de manière tout à fait distincte, dès 2000 av. J.-C. dans la Caraïbe, des peuples se déplaçaient à travers des sections entières de l'océan, et la mer exerçait une influence déterminante sur leur vie sociale et économique. La reconstruction de ces mondes repose en totalité sur l'archéologie, et en divers endroits. Il n'est possible de donner un sens à ce qui se passait qu'en examinant les liens entre des sociétés séparées par des distances considérables, que ce soit sous forme de relations commerciales ou de similitudes culturelles, y compris dans l'art et l'architecture. Des archéologues ont, par exemple, identifié une culture commune à l'Atlantique Nord-Est, formée au néolithique par les communautés vivant en bordure de l'océan, depuis les Orcades, à l'extrême nord de l'Irlande et de la Grande-Bretagne, jusqu'à la Bretagne, à l'Espagne septentrionale, au Portugal et même à la côte atlantique du Maroc, soit sur un arc d'environ quatre mille kilomètres. L'un de ses rameaux suit la Manche jusqu'aux Pays-Bas, au

1. BAILYN, 2005.





Danemark et à la Suède, faisant entrer certaines parties de la Baltique dans ce monde Atlantique, un monde qui s'est confondu avec ce qu'on a appelé les « routes maritimes occidentales »².

Il existe toutefois plusieurs façons d'interpréter les preuves irréfutables que des monuments similaires furent érigés au Portugal, en Écosse et en Irlande. Les explications traditionnelles, dites « diffusionnistes », sont passées de mode parmi les archéologues. Elles ont été remplacées par des approches dites « processuelles », qui mettent davantage l'accent sur les dynamiques internes des sociétés et la notion que des conditions physiques semblables produisent des solutions elles aussi semblables. Par exemple, les habitants de la Galice, de la Bretagne et de l'Écosse, acculés entre les mers agitées de l'Atlantique et leurs rivages escarpés adoptèrent des solutions identiques au problème de la subsistance. Mais même lorsqu'il est possible de démontrer la réalité de contacts entre des communautés éloignées de centaines, voire de milliers de kilomètres, celles-ci résultaient-elles de relations directes, ou bien les artefacts et les idées s'étaient-ils diffusés peu à peu d'une région à une autre, puis encore à une autre, étape par étape ?

2. CUNLIFFE, 2001 ; cf. aussi Id., 1999, 2008, 2012 et 2017 ; BOWEN, 1972.

Se pose ensuite la question de savoir comment les contacts pouvaient être maintenus, que ce soit localement, entre peuplements littoraux voisins, ou sur de plus longues distances. De toute évidence, il fallait des bateaux robustes pour gagner la Grande-Bretagne et l'Irlande depuis la Bretagne, et il existe toutes les raisons de penser que les connexions entre cette même Bretagne et la Galice se faisaient elles aussi généralement par la mer. Les voies terrestres ne sont pas à exclure en totalité, mais les communautés côtières soumises ici à l'examen n'étaient pas aisément atteignables par la terre, que ce soit en Galice, avec ses profondes rias ressemblant à des fjords et ses pentes abruptes, en Bretagne ou au pays de Galles, à l'environnement similaire. Même la Cornouailles n'était pas aussi facile d'accès que le sud-est de l'Angleterre, tant son paysage vallonné était coupé du reste de la grande île britannique par des landes assez inhospitalières. À cet égard, les voyages sur l'eau s'avéraient plus rapides et permettaient de surcroît de transporter quantités de marchandises d'un endroit à un autre avec beaucoup moins d'efforts physiques que sur terre. La mer recélait ses terreurs, mais au fur et à mesure qu'elle serait mieux dominée et que les connaissances astronomiques augmenteraient, même les eaux imprévisibles de l'Atlantique Est seraient jugées maîtrisables³. La confrontation avec l'océan a varié au fil du temps. À la dépendance à l'égard des fruits de mer pouvait succéder celle envers les prairies, l'agriculture, la chasse. Les liens commerciaux habituels de l'âge de pierre ou du bronze pouvaient s'étioler à l'âge du fer. Cette histoire révèle toutefois une intégration toujours plus étroite de ce grand arc côtier, mais avec des connexions créées, brisées et reprises au long des millénaires. Il importe, pour bien comprendre la nature de cet espace, de rompre avec l'image mentale d'une Europe fondée sur les continents et de se représenter à la place de longues étendues de littoral ponctuées de puissants promontoires en saillie⁴. En remontant du sud, on trouve le cap Saint-Vincent, au Portugal, le cap Finisterre, en Galice, la Bretagne, la Cornouailles et le cap Wrath, à l'extrémité septentrionale de l'Écosse, une zone encore caractérisée par une profusion d'îles rocheuses et un accès facile au granit, matériau de construction de prédilection de nombreux Écossais. Les vents océaniques apportaient de fortes précipitations, ce qui favorisait ceux qui s'efforçaient de cultiver la terre dans les couloirs de faible élévation du littoral. Lorsque le travail des métaux se répandit, aux âges du bronze et du fer, la disponibilité immédiate de minerais de qualité, dont le cuivre et l'or gallois, l'étain de la Cornouailles et l'argent, l'étain et le cuivre ibériques, stimula la création de réseaux commerciaux reliant ces terres et attirant d'autres terres, comme l'Écosse occidentale, pauvres en minerais et cherchant à en acquérir⁵.

Là s'arrête l'identification des ressources et commence celle des personnes qui les exploitaient et d'éventuelles ascendances ou cultures partagées. Hélas, même les comptes rendus les plus objectifs des artefacts mis au jour par l'archéologie s'enchevêtrent en permanence avec l'idée que les habitants de cet arc Atlantique étaient des « Celtes », dont les ancêtres, originaires d'Europe centrale, avaient migré par étapes jusqu'à ce qu'il leur soit impossible de pousser plus loin. Que des auteurs classiques aient utilisé ce terme pour décrire des peuples installés dans de vastes régions de l'Europe occidentale n'entraîne pas qu'il corresponde à une identité ethnique précise.

3. HENDERSON, 2007, pp. 11-22 et 27-34.

4. *Ibid.*, p. 31 (fig. 2-1).

5. *Ibid.*, pp. 30-31.

Quant au sujet controversé de la langue qu'ils parlaient, il est abordé dans un chapitre ultérieur⁶. Il n'existe pas davantage de consensus sur le rôle de la mer dans le rapprochement de ces communautés préhistoriques largement autosuffisantes. Certaines d'entre elles, y compris quand elles vivaient à proximité de la mer, dépendaient pour leur subsistance d'aliments qu'elles récoltaient sur terre. Mais leur autosuffisance s'étendait aussi souvent à la mer elle-même, magnifique source de nourriture, dont certaines étaient collectées le long du littoral, tels les mollusques, dont les coquilles étaient entassées dans de vastes dépôts, appelés amas coquilliers, qui altéraient les paysages côtiers. Les pêcheurs utilisaient en outre filets et hameçons pour attraper les plus gros poissons qui pullulaient dans les eaux environnantes. L'histoire racontée ici diffère donc des grandes traversées maritimes du Pacifique puis de l'océan Indien. Elle commence par une série de récits de connexions purement locales.

II

Les effets de la baisse et de la montée du niveau des mers se firent sentir de façon beaucoup plus manifeste dans l'Atlantique que dans les deux autres grands océans. Ils ont eu de surcroît une influence déterminante sur la manière dont le pourtour européen a été colonisé au paléolithique et au mésolithique, c'est-à-dire aux âges de pierre ancien et moyen. Il y a environ onze mille cinq cents ans, des changements majeurs s'étaient produits, que les géologues marquent comme le commencement de l'holocène qui se poursuit toujours. Le mot signifie « entièrement nouveau », et cependant, les temps auxquels il renvoie sont considérés comme une phase chaude transitoire au milieu d'une période glaciaire continue qui, en théorie, devrait revenir un jour. Les températures n'étaient pas homogènes, mais, au début du I^{er} millénaire av. J.-C., elles chutèrent à nouveau de quelque 2 °C. Si les températures plus élevées de l'holocène n'ont pas rendu le climat d'endroits tels que les Orcades spécialement doux, elles ont néanmoins favorisé les récoltes et par voie de conséquence la croissance démographique⁷. Les changements qui se produisaient étaient aussi bien géologiques que climatiques. Bien avant l'holocène, l'accumulation massive de glace bien au-delà des pôles avait aspiré l'eau des océans et abaissé le niveau des mers de trente-cinq mètres, voire plus, exposant les fonds marins peu profonds, tel celui de la mer du Nord. La Baltique commença comme un lac d'eau douce et ne serait reliée à la mer salée que lorsque les eaux auraient inondé le pont terrestre entre le Danemark et la Suède. La mer du Nord fut partiellement fermée par la grande étendue émergée du Doggerland qui rattachait l'Angleterre orientale au continent avant de s'enfoncer sous les vagues pour devenir ce que l'on appelle aujourd'hui le Dogger Bank. La fin de l'ère glaciaire vit le niveau des eaux augmenter à nouveau quand la glace fondue retourna à la mer et rendit le climat plus vivable pour le nombre limité d'êtres humains qui peuplaient l'Europe vers 8000 av. J.-C. Le Doggerland était une des régions où ils prospérèrent⁸. Le processus fut toutefois d'une grande complexité, car le seul poids de la glace avait

6. *Ibid.*, pp. 10-11 ; cf. aussi QUINN, B., 2005, qui force un peu le trait.

7. HENDERSON, 2007, p. 36.

8. GAFFNEY, THOMSON et FITCH, 2007.

enfoui la terre des centaines de mètres plus bas par endroits, comme en Écosse, si bien que, lorsque cette masse se retira, la terre elle-même commença de se relever. La Grande-Bretagne continue lentement de se redresser, avec pour effet que la côte de l'Est-Anglie s'enfonça peu à peu dans la mer⁹. Plusieurs îles Britanniques, alors dégagées des glaces, se trouvèrent rattachées au continent pendant plusieurs siècles. Il est ainsi tout à fait possible que l'on ait pu marcher de l'Écosse aux Orcades pendant un certain temps, à tout le moins à marée basse¹⁰. Dans d'autres régions de l'Europe Atlantique, les glaciers creusèrent de fortes entailles dans le paysage, qui subsistent toujours au sud de la Norvège et le long des rivages occidentaux profondément découpés de la Galice, au nord-ouest de l'Espagne, créant l'environnement spectaculaire des Rías Baixas. Leur aspect accidenté fut encore accentué par les vents et les vagues de l'Atlantique, qui emportèrent les pierres les plus tendres et laissèrent derrière eux les roches dures des côtes galiciennes. On reviendra sur cette région, car la Galice a fourni de riches preuves de l'existence de communautés préhistoriques exploitant la mer et entretenant des liens avec d'autres parties du littoral.

Pour les populations européennes, la période glaciaire fut en outre une ère d'extinction et de repeuplement. En 8000 av. J.-C., les Néandertaliens du paléolithique supérieur, qui avaient réussi à survivre dans l'Europe glaciaire, avaient disparu depuis longtemps¹¹. Au début de l'holocène, les groupes humains modernes restaient peu répandus en Europe, mais certaines familles avaient commencé d'atteindre la côte Atlantique, au-delà de l'actuel trait de côte de la France, de la Grande-Bretagne, des Pays-Bas, de l'Allemagne et du Danemark. Les cultures qui émergèrent dans ces régions sont généralement dites « mésolithiques », correspondant à l'âge de pierre moyen, mais ce terme est problématique. Il suppose que ces peuples avaient conservé de nombreuses caractéristiques du mode de vie paléolithique, notamment leur dépendance envers la chasse et la cueillette, mais aussi, le long des côtes, la collecte des fruits de mer. Le mot « mésolithique » prend acte de certaines innovations dans la fabrication d'outils, puisqu'une grande partie de ce que l'on connaît de ces sociétés vient de l'examen attentif d'objets en pierre de plus en plus petits, voire minuscules, tels les microlithes. Lames, harpons, pointes de flèches et grattoirs étaient devenus des éléments courants de la panoplie de ces chasseurs-cueilleurs. Ces changements prirent plusieurs siècles, mais ils se produisirent plus ou moins en séquence dans une région après l'autre de l'Europe occidentale. Cela démontre que le savoir-faire sous-jacent se propageait par contact entre groupes. L'amélioration de la qualité technique indique à son tour que les tâches effectuées dans ces sociétés mésolithiques se complexifiaient, comme la couture de peaux d'animaux pour fabriquer des vêtements plus efficaces et, grâce aux microlithes, la création de délicats outils secondaires en bois, en roseau et en os. Dans certaines régions, des poteries rudimentaires furent produites. On peut se demander si l'Europe Atlantique avait appris ou développé indépendamment des techniques que l'on peut observer au Moyen-Orient au XII^e millénaire av. J.-C. Là, les populations du mésolithique s'intéressèrent peu à peu à l'agriculture, en domestiquant des herbes sauvages qu'ils cueillaient depuis des temps immémoriaux. De grands villages et même des villes fortifiées abritèrent

9. CUNLIFFE, 2001, p. 110.

10. SAVILLE, 2000, pp. 95-98.

11. FINLAYSON, 2009 ; PAPAGIANNI et MORSE, 2013, pp. 174-177.

de plus en plus de ceux qui vivaient de la terre. Vers 5000 av. J.-C., la relation avec le sol était différente le long des côtes atlantiques de l'Ibérie. Les graminées faisaient partie d'un régime assez riche, mais étaient encore ramassées de manière fortuite, car elles poussaient à l'état sauvage dans les champs et les prairies, aux côtés des baies, bulbes, notamment les oignons, et légumineuses¹².

Tous ces environnements se distinguaient les uns des autres, chaque petite poche de peuplement exploitant ce qui se trouvait à portée sans avoir besoin de développer des connexions étroites avec ses voisines, en tout cas pas un commerce de denrées alimentaires. Sans doute d'autres formes d'interactions, comme l'échange de fiancées ou les guerres pour la maîtrise de vallées giboyeuses, étaient-elles assez fréquentes. Des populations se sédentarisèrent au cours de la période mésolithique, et des villages commencèrent à voir le jour. Les habitants délimitaient le territoire dont ils tiraient leur subsistance, bien qu'il soit peu probable qu'ils aient considéré cela comme une pétition de souveraineté sur une bande de terre. Ils cherchaient à contrôler les ressources matérielles de la terre, pas la terre elle-même. Un hiver rigoureux ou un été bouillant pouvaient soudainement épuiser ces ressources jusqu'à un niveau dangereux au gré des saisons. De ce point de vue, vivre au bord de la mer et de l'embouchure d'un fleuve relevait d'une stratégie judicieuse. Ce qui comptait, c'était la variété, pas la dépendance envers une denrée alimentaire unique. Plus l'habitat était diversifié, plus il était facile de survivre, ce qui faisait des franges côtières de l'Europe des endroits des plus attrayants pour se sédentariser. C'étaient de surcroît les dernières extrémités que l'on pouvait atteindre par voie terrestre. Au V^e millénaire av. J.-C., ces régions littorales étaient assez densément peuplées. À mesure que la population augmentait, une pression s'exerçait sur l'approvisionnement en nourriture, ce qui, là encore, favorisait mouvements et départs, volontaires ou contraints, des personnes devenues excédentaires. Avec le temps, ces migrants recherchaient des espaces vides plus loin le long des côtes ou en bravant la mer dans des embarcations fabriquées à partir de peaux d'animaux, d'osier ou d'arbres abattus. Comme les traces de l'existence de tels bateaux remontent à l'âge du bronze, on se penchera ultérieurement sur leur conception¹³.

Malheureusement, la plupart des données concernant ces habitants du littoral sont aujourd'hui enfouies dans les profondeurs de la mer. Les côtes qu'ils connaissaient sont inondées, et les vestiges de ce qui semble avoir été des communautés côtières proviennent le plus souvent d'établissements situés plus à l'intérieur des terres. Pas toujours, cependant, car la fonte des glaces permit également aux masses terrestres de s'élever dans certaines régions. C'est pourquoi nombre de sites archéologiques de cette époque subsistent encore en Écosse septentrionale, en particulier les amas coquilliers. Oronsay, au sud de Mull, est une minuscule île d'Écosse occidentale, qui se trouvait déjà émergée au mésolithique. Les archéologues ont pu déduire la période exacte de l'année à laquelle le type de colin connu sous le nom de lieu noir y était pêché, car l'os de son oreille s'allonge en fonction d'un strict calendrier. Cela montre que les gens se déplaçaient d'un amas coquillier à un autre. Il pouvait s'agir soit d'habitants de l'île elle-même, qui, au cours des siècles, engloutissaient des quantités gargantuesques de poissons et crustacés, soit, compte tenu de la taille infime du territoire en question,

12. CUNLIFFE, 2001, pp. 109 et 115.

13. HENDERSON, 2007, p. 52.

d'habitants venus d'îles voisines plus grandes (Islay, Jura, etc.), en visite régulière, qui savaient que ses affleurements intertidaux, liés aux marées, constituaient un terrain idéal pour la reproduction des crustacés¹⁴.

La Bretagne, elle aussi, fournit une mine d'informations, avec ses nombreux amas coquilliers qui attestent que, vers 5000 av. J.-C., des populations côtières étaient devenues fortement ichthyophages, ou piscivores. Le fait que ces premiers Bretons stockaient avec soin leurs coquilles dans des dépôts réservés indique qu'ils ne se contentaient pas de ratisser les plages à la recherche de « snacks » jetables, mais rapportaient leurs prises dans des endroits où leur famille pouvait les apprécier. Ces populations élaient domicile sur de petites îles non loin du continent, telle Hœdic, au large du golfe du Morbihan, où la chasse était peu pratiquée, à l'exception de la capture d'oiseaux au filet ou à l'arme de trait, mais qui offraient une abondante nourriture en provenance de la mer, ainsi que le bon type de roches pour tailler les outils. Elles se nourrissaient d'une grande variété de coquillages, tels que bigorneaux, patelles, coques, palourdes, moules, etc., ainsi que de nombreuses espèces de crabes, et exploitaient les marées de l'Atlantique pour traverser les bancs de sable et recueillir leurs riches collectes. La profusion de plantes aquatiques, comme la salicorne ou le chou marin, achevait de faire du littoral un lieu de vie particulièrement attractif¹⁵.

En plusieurs parties de l'Europe Atlantique, la hausse des températures entraîna un regain de croissance de la forêt en même temps qu'un recul des activités de chasse, les animaux sauvages tels que les cerfs étant évincés de leur habitat par les arbres. Cela incita les groupes humains à s'éloigner en nombre toujours plus important des terres impénétrables de l'intérieur pour se rapprocher des côtes. Au Danemark, sur un site connu aujourd'hui sous le nom d'Ertebølle, les populations de la fin du mésolithique chassaient toutes les bêtes qu'elles pouvaient trouver, y compris le lynx, le loup et la martre des pins, mais appréciaient également le poisson, tout particulièrement le hareng, la morue et le flétan, sans oublier le phoque. Ils exploitaient en outre les ressources d'eau douce des rivières et des lacs en y prélevant anguilles et brochets. Ils pagayaient dans des canots en rondins, qui pouvaient mesurer jusqu'à dix mètres de longueur, et construisaient des pièges à poissons en osier. Des objets organiques du même type que ceux de la culture d'Ertebølle ont survécu dans les conditions marécageuses du Danemark et ont été exhumés par l'archéologue danois P. V. Glob, le découvreur de la culture Dilmun, à Bahreïn, et ses collègues. Il y avait aussi des amoncellements de coquilles d'huîtres, de coques, de moules et de bigorneaux. Après tout, il était beaucoup moins difficile d'aller sur la plage que de compter sur la chasse au cerf, à l'élan et à l'aurochs, qui pouvaient échapper à la vue du chasseur pendant des jours. Un basculement s'opéra « de la stratégie de chasse au gibier à haut risque, haut rendement, mais forte dépense énergétique, à une stratégie à faible risque, rendement modéré et faible dépense énergétique », selon les mots concis de l'archéologue britannique Barry Cunliffe¹⁶. On pourrait aller plus loin : la dépendance de ces peuples aux produits de la mer dut affecter jusqu'à leur système de valeurs, qui mettrait moins l'accent désormais sur les compétences martiales associées à la chasse – lancer

14. MELLARS *et al.*, 1987 ; CUNLIFFE, 2001, pp. 124-125 (planche 4-11).

15. MARCHAND, 2005 ; DUPONT et GRUET, 2005 ; CUNLIFFE, 2001, p. 417.

16. *Ibid.*, pp. 120-122.

de traits, tir à l'arc, etc. – et davantage sur les compétences nautiques nécessaires pour maîtriser ne serait-ce que des eaux côtières.

III

Au V^e millénaire, alors que de nouvelles technologies commençaient à se répandre en Europe et dans de nombreuses parties du monde du fait de la domestication animale graduelle et l'adoption de l'agriculture, ce n'était pas seulement le régime alimentaire qui se déplaçait. Cette époque a été souvent décrite comme celle de la « révolution néolithique », bien que l'expression, longtemps en vogue, semble être passée de mode. Il est en tout cas avéré que si une évolution très lente s'était opérée, nombre de ses changements apparents remontaient à la fin de la période mésolithique, en particulier au Moyen-Orient. L'exploitation de la terre, si ce n'est de l'élevage, encouragea la sédentarisation, y compris lorsque les premiers agriculteurs suivaient la pratique répandue du brûlis, qui impliquait le défrichement de la forêt et la mise en culture du sol, puis, après épuisement des nutriments de l'humus, le déboisement d'une parcelle additionnelle, etc. Le régime inédit à base de céréales n'était pas nécessairement plus sain, puisque la taille des populations paraît avoir diminué, passant d'une moyenne de 170 centimètres pour les hommes et 157 pour les femmes au paléolithique supérieur à 167 et 154 au néolithique. Cela peut sembler peu, mais les ossements révèlent en outre un déclin de la santé dentaire et une augmentation des maladies associées à la sous-alimentation, en particulier chez les enfants. La mortalité infantile était d'ailleurs importante, et l'espérance de vie, faible¹⁷. Le développement progressif d'une spécialisation des tâches au sein de ces sociétés entraîna l'émergence d'élites politiques qui organiseraient la production et défendraient le territoire de la communauté. Un éminent archéologue a évoqué, pour la période allant d'environ 4800 à 2300 av. J.-C., un « stress démographique » le long du littoral atlantique¹⁸.

Reste la question importante, mais controversée, de savoir d'où venaient les peuples néolithiques de cette côte et de l'Europe occidentale en général, en supposant qu'ils soient arrivés de quelque part et non pas seulement descendus de groupes mésolithiques ayant acquis de nouvelles compétences au fur et à mesure que celles-ci passaient d'un habitat à un autre en étant copiées. Une façon simple, mais précise, de sortir de ce dilemme est d'assumer que les deux réponses puissent être exactes à des degrés divers, en fonction des lieux et des époques¹⁹. L'on ne peut guère s'imaginer que toutes les communautés qui s'étaient développées le long du littoral, de l'Ibérie à l'Écosse, à la fin du mésolithique, vers 8000 av. J.-C., aient réagi de la même manière à l'arrivée de l'agriculture. Chacune d'elles prélevait des ressources différentes en mer, dans les rivières et à la lisière des forêts. Un cas, à première vue surprenant, quoique parfaitement prévisible, est le changement de régime alimentaire survenu en Bretagne lorsque le mésolithique s'était fondu dans le néolithique, aux environs de 4000 av. J.-C. Les populations de Hœdic rencontrées précédemment perdirent une grande partie de leur attirance pour

17. RUÍZ-GÁLVEZ PRIEGO, 1998, pp. 126-127.

18. RENFREW, 1976, pp. 200 et 218.

19. LAPORTE, 2005.

les fruits de mer et les oiseaux aquatiques, qui laisserait sur eux une si forte signature squelettique, et adoptèrent le goût néolithique à la mode pour les céréales, la viande, les produits laitiers et d'autres aliments non marins. Il est possible que ces régions aient été investies par des migrants de l'intérieur, ce qui pourrait expliquer qu'elles aient tourné le dos à la mer²⁰.

Ces anciens Bretons étaient peut-être moins intéressés par les moissons marines, mais cela n'empêche pas qu'ils aient pu avoir envie, à un moment ou un autre, de franchir la mer, soit pour s'installer sur de nouvelles terres, soit pour acquérir des objets qu'ils ne pouvaient ni obtenir ni fabriquer eux-mêmes. Le grand triangle de la Bretagne, qui faisait obstacle à la traversée directe du sud-ouest de la France à la Manche, regardait dans plusieurs directions. Les contacts maritimes le long de cette côte entre le VI^e et le IV^e millénaire av. J.-C. deviennent visibles par les archéologues, qui n'excluent pas qu'il s'agisse du deuxième ou troisième chapitre d'une histoire commencée dès l'âge de pierre moyen, voire à la fin du paléolithique. Un merveilleux exemple des connexions bretonnes à travers la mer est fourni par une petite tombe à couloir écossaise datant d'environ 4000 av. J.-C. Ce type de sépultures, dans lesquelles on entre par une travée bordée de pierres dressées, sont caractéristiques de la culture dite mégalithique, on le verra. Celle-ci, située à Achnacreebeag, sur la côte Ouest, non loin d'Oban, se définit pour l'essentiel par la présence de poteries à une époque où cet art était encore inconnu en Écosse. Les récipients qui y ont été exhumés provenaient de Bretagne et de Basse-Normandie et avaient été transportés à un moment donné en haute mer, sans doute en remontant la mer d'Irlande directement vers l'Écosse occidentale, car plusieurs fragments semblables ont été retrouvés en Irlande. Parmi les scénarios envisagés par les archéologues se trouve le déplacement d'un petit groupe de Bretons vers 4000 av. J.-C., juste au moment où les tombes de ce type se répandaient en Bretagne²¹. Certains d'entre eux arrivèrent jusqu'en Écosse, d'autres, soit en même temps, soit plus tôt et plus tard, touchèrent terre en Irlande, en passant également par la Cornouailles, le pays de Galles et l'île de Man, toutes contrées où l'on utilisait des outils en silex « tardenoisien » similaires dès la période mésolithique²².

Entre-temps, des objets en provenance d'Ibérie apparurent en Bretagne, inhumés aux côtés des habitants²³. Il n'est pas impossible qu'ils aient remonté les côtes françaises par voie terrestre, mais il est clair que les premiers voyageurs néolithiques possédaient le savoir-faire nécessaire pour traverser des portions de l'océan Atlantique. Si des Bretons pouvaient atteindre l'Écosse par la mer, ils pouvaient aussi bien gagner l'Espagne. L'Espagne, qui, justement, se trouve au centre d'un débat plus large sur la culture néolithique : celui des mégalithes²⁴. L'origine des structures de pierre que l'on rencontre le long du littoral espagnol et portugais, ainsi qu'à l'intérieur des terres, et massivement en Bretagne, sans oublier la France du Nord et certaines parties de la Grande-Bretagne, a longtemps été disputée. Il est préférable de les décrire comme de grandes structures de pierre plutôt que comme des structures faites de grandes pierres,

20. SCHULTING, 2005 ; CUNLIFFE, 2001, p. 119.

21. SHERIDAN, 2005 ; MILNER et WOODMAN, 2005.

22. BOWEN, 1972, pp. 19-21.

23. BRIARD, 1976 (a).

24. SAVORY, 1977.

ou *lithos*, car toutes n'étaient pas *megas*²⁵. La plus célèbre d'entre elles, Stonehenge, est éloignée de la mer. Pourtant, même en mettant de côté les arguments les plus bizarres qui en font un ordinateur néolithique, cette structure et d'autres révèlent une connaissance des cieux qui était sans doute exploitée par les marins, prêtres et souverains du sud de l'Angleterre à l'âge de pierre tardif.

Pour la plupart, elles sont considérées comme des sépultures, mais la question de savoir si elles en étaient vraiment, ou uniquement, reste complexe. L'hypothèse traditionnelle tient que deux types distincts d'entre elles étaient apparus sur de vastes zones de l'Europe Atlantique au cours de la période néolithique : celles à couloir, qui consistaient, on l'a vu, en un passage menant à une chambre intérieure, souvent circulaire, l'ensemble bâti avec soin à partir de grands blocs, et celles à galerie, qui ne possédaient pas de chambre intérieure, mais étaient aussi construites en pierre et en général recouvertes de terre. Des théories sophistiquées ont été élaborées, fondées sur l'argument qu'elles correspondaient à des courants culturels différents. Des datations modernes au carbone 14 et à partir d'autres méthodes ont établi que les plus anciennes à passage identifiées jusqu'à présent se trouvent en Bretagne et remontent au V^e millénaire av. J.-C. Une série d'entre elles de l'Espagne méridionale ont été édifiées environ mille ans plus tard²⁶. Ce style d'architecture funéraire n'était pas une fantaisie éphémère. Des sépultures à couloir furent construites en Écosse septentrionale, en Irlande septentrionale, centrale et du Sud-Est, un peu partout en Bretagne, mais surtout sur son littoral méridional, enfin tout autour de la côte ibérique, de la Galice jusqu'au sud de l'Espagne. Mais elles apparurent également au Danemark et dans l'Allemagne septentrionale, avec sept mille tombes identifiées dans le seul Danemark, peut-être un tiers de celles qui s'y trouvaient il y a quelque quatre mille cinq cents ans²⁷. Leurs dates de création s'échelonnent entre 4800 et 2300 av. J.-C. Aucune d'elles n'est éloignée de plus de trois cents kilomètres de l'Atlantique ou de la mer du Nord²⁸. Elles ne sont évidemment pas arrivées toutes en même temps ni au même endroit, encore moins de la même manière. En Grande-Bretagne, vers 4000 av. J.-C., la coutume consistait à ériger de longs tumulus sans chambre, qui font toujours partie du paysage britannique et qui se transformeraient plus tard en sépultures à couloir. Les Bretons bâtissaient de leur côté des tombes beaucoup plus grandes bien avant quiconque d'autre. Avancer que la connaissance de ces édifices bretons aurait influencé l'architecture des tombes à couloir en Angleterre ou en Ibérie ne revient pas à dire que de mêmes personnes, de même ascendance et de même langue en étaient les artisans. Chacun convient que ce style de construction apparut en différents endroits de manière indépendante, la Bretagne arrivant en premier. Mais une fois que les mégalithes furent devenus des caractéristiques communes des paysages côtiers de l'Europe occidentale, les différentes communautés se copièrent les unes les autres afin d'améliorer les détails de leur conception et de leur structure et de perfectionner leurs propres monuments²⁹.

25. RODRÍGUEZ CASAL, 2006, p. 1.

26. RENFREW, 1976, pp. 198-199 ; L'HELGOUACH, 1996, p. 199.

27. BOWEN, 1972, p. 33 (carte) ; RODRÍGUEZ CASAL, 2006, p. 2.

28. RENFREW, 1976, p. 199.

29. *Ibid.*, p. 204 ; RODRÍGUEZ CASAL, 2006, p. 2.

À propos de perfection, le site de Skara Brae, dans les Orcades, mérite une attention toute particulière. Non seulement parce qu'il est très bien conservé, en particulier la tombe à couloir de Maes Howe, mais aussi parce qu'il se trouve au milieu d'autres sites néolithiques importants de la période comprise entre 3600 et 2100 av. J.-C. Les premiers colons néolithiques des Orcades, en supposant qu'ils ne descendent pas de prédécesseurs mésolithiques, étaient arrivés de la rive opposée de l'Écosse avec leurs animaux (bovins, moutons, cerfs) vers 3600 av. J.-C. et se régalaient des excellentes pêches autour des îles³⁰. L'île de Westray comptait de très nombreux cerfs, et il est possible qu'on les ait maintenus en harde plutôt qu'à l'état complètement sauvage. La capture d'oiseaux et la collecte de leurs œufs étaient un autre moyen d'assurer un régime riche en protéines. La consommation de coquillages, comme ailleurs le long des côtes atlantiques de l'Europe, était prodigieuse. La prédominance des patelles peut être interprétée de plusieurs façons. S'agissant d'un aliment à faible teneur en éléments nutritifs, sa présence pourrait indiquer qu'en période de pénurie ou de famine les insulaires se repliaient sur un régime de second ordre. Les coquillages ont aussi pu servir d'appâts pour les poissons, une pratique qui n'a pas tout à fait disparu de la région. Les produits de la pêche étaient probablement réservés non seulement à la consommation directe, mais à la confection de farine, du type de celle que l'on rencontrait déjà dans l'océan Indien, donnée ensuite aux animaux³¹.

Ce style d'existence pérenne s'étendit sur près d'un demi-millénaire. L'utilisation par les insulaires de dalles de pierre, faciles à obtenir, pour bâtir leur maison est mise en évidence dans des sites archéologiques remarquables des Orcades, qui permettent de se faire une idée assez précise du mode de vie de leurs occupants. Pour une fois, il est possible de s'affranchir des traces sur la façon dont les gens se débarrassaient de leurs morts et de se figurer leur vie quotidienne. Une demi-douzaine de maisons en pierre, un peu enfoncées dans la terre, furent construites à Skara Brae, sur l'île principale de l'archipel, et aménagées avec des armoires et des étagères en pierre, sans aucun doute des lits-coffres, des bancs et des foyers et peut-être même ce qui a été décrit comme une commode, dont une des fonctions était peut-être d'impressionner les visiteurs. Des boîtes de rangement étaient encastrées dans le sol, dont une contenait perles, pendentifs, épingles et un pigment rouge produit à partir d'une vertèbre de baleine. Ces maisons formaient un groupe compact, relié par des passages à demi souterrains³². Une autre structure était manifestement un atelier, où les silex étaient taillés à l'aide de techniques sophistiquées qui impliquaient le chauffage de la chaille, la roche sédimentaire à partir de laquelle les outils étaient fabriqués³³.

Les Orcadiens vivaient en petites communautés dispersées sur les îles de l'archipel et se procuraient, semble-t-il, suffisamment de nourriture et de matières premières pour subvenir à leurs besoins. Leur vie sociale et religieuse reste à bien des égards mystérieuse, à commencer par la raison pour laquelle leurs sépultures à chambres renferment si souvent de grandes quantités d'os humains provenant de squelettes désarticulés, auxquels manquent de nombreux os. Celle d'Isbister, par exemple, contenait

30. RITCHIE, 1990, pp. 36-39 ; Id., 1995, p. 21.

31. CLARKE et SHARPLES, 1990, p. 77.

32. *Ibid.*, pp. 58-68.

33. RITCHIE, 1990, pp. 41-50 ; Id., 1995, p. 22.

quantité d'os de pieds, beaucoup de crânes, mais peu d'os des mains. On laissait donc les corps se décomposer, puis les ossements étaient collectés et redistribués. Cela suggère l'existence de rituels élaborés au cours desquels les os étaient réarrangés, peut-être selon un processus de tri modérément efficace, de sorte que les tombes à chambres individuelles se spécialisaient dans des parties particulières du corps. Cela démontre aussi sans doute que les sépultures n'étaient pas des lieux d'inhumation à long terme, mais étaient plutôt considérées comme faisant partie d'un monument funéraire unique et plus grand qui s'étendait à toute une île et incarnait en quelque sorte son esprit.

Les maisons de Skara Brae sont déjà remarquables, mais la tombe à chambre de Maes Howe a pu être décrite comme « une des pièces maîtresses de l'Europe néolithique ». Des milliers d'années plus tard, elle laisserait une impression bizarre aux Vikings, qui recouvrirent ses murs d'inscriptions runiques et la mentionnèrent dans l'*Orkneyinga saga*, la *Saga des Orcadiens* : « Ils [le jarl Harald et ses troupes] s'abritèrent au Orkahaugr [Maes Howe] pendant qu'une tempête de neige faisait rage. Deux de leurs hommes y furent pris d'une crise de folie³⁴. » La qualité de la construction est exceptionnelle : les pierres sont taillées et ajustées les unes aux autres avec soin afin de créer des surfaces planes dans le couloir inférieur menant au cœur du monument, ainsi que dans la « salle » centrale, même si certaines des pierres utilisées pour le revêtement des murs pèsent jusqu'à trois tonnes³⁵. Les habitants de l'île connaissaient suffisamment d'astronomie pour avoir parfaitement orienté l'édifice de Maes Howe sur les solstices, ce qui indique que des rituels liés au soleil et à la lune s'y déroulaient. Cela n'avait d'ailleurs rien d'inhabituel. New Grange, en Irlande, l'un des plus grands monuments mégalithiques, est aligné de façon identique, et la décoration de ses pierres correspond à celle de Maes Howe. Il devait donc exister des connexions étroites entre les Orcades et l'Irlande, ainsi que des voyages réguliers entre l'archipel et la grande île³⁶. Les Orcades livrent des traces intrinsèques de l'utilisation des routes maritimes par des navigateurs néolithiques. En premier lieu, ils traversèrent la mer pour y arriver, et tout porte à croire qu'ils y prospérèrent, en dépit d'un climat qui n'était sans doute pas des plus hospitaliers. L'archipel, comparé à l'Irlande et à d'autres régions, fournit de surcroît des preuves de contacts culturels entre des communautés séparées par la mer, car elles partageaient des pratiques non seulement artistiques, mais rituelles. Ces communautés insulaires étaient autosuffisantes, mais pas pour autant coupées du monde extérieur. En dehors des Orcades, on ne peut guère se fier qu'aux traces apportées par les tombes, ou du moins des structures ressemblant à des sépultures. S'il ne fait aucun doute que celles à galerie et à couloir se généralisèrent, la cause de leur diffusion dans les cérémonies funéraires est tout sauf claire. Certains archéologues ont été tentés de les comparer avec des données en provenance de la Méditerranée orientale, dont plusieurs étaient en fait beaucoup plus tardives, mais il est vrai que les méthodes de datation ne se sont améliorées que peu à peu. Ils en ont conclu que la pratique s'était distribuée depuis l'Est en passant par Malte, la Sardaigne et les Baléares, autant d'îles qui possèdent d'impressionnants monuments de pierre. Il

34. *Saga des Orcadiens*, 2022, p. 326.

35. HENSHALL, 1990, pp. 96-98.

36. RENFREW, 2000 ; SHEPHERD, 2000.

était en outre alléchant d'établir un lien avec le culte de la déesse, ou terre, mère, qui aurait pu être vénérée vers 4000 av. J.-C. dans les temples massifs de Malte³⁷. Certes, les grandes tours de pierre, ou Nuraghes, de Sardaigne sont beaucoup plus tardives, et une distinction subtile a conduit à classer les Talayots, ces monuments préhistoriques en pierre de Minorque et de ses voisines, comme « cyclopéens » plutôt que « mégalithiques ». Il était toutefois facile de tracer des lignes sur une carte indiquant que la culture mégalithique de l'Atlantique s'était diffusée de la Méditerranée vers l'Ibérie et, de là, vers la Bretagne puis les îles Britanniques. Des archéologues britanniques ont poliment fait part de leurs divergences avec leurs homologues espagnols, qui, dans un élan nationaliste, cherchaient à montrer que la Galice et le nord du Portugal étaient les évidentes matrices de la culture mégalithique de l'Europe occidentale néolithique. Les tombes espagnoles sont cependant assez tardives et datent de la fin du IV^e millénaire avant notre ère tout au plus. Si les objets funéraires trouvés dans les monuments mégalithiques de l'Espagne méridionale témoignent bien d'influences atlantiques et méditerranéennes, c'est parce que c'était un lieu de convergence entre les mondes atlantiques et méditerranéens³⁸. Au bout du compte, la vieille approche, dite « diffusionniste », selon laquelle la culture mégalithique aurait été répandue par des migrants venus de la Méditerranée, a été abandonnée, y compris par ses anciens champions, tel l'archéologue gallois de Cambridge Glyn Daniel, qui a également beaucoup œuvré pour promouvoir l'archéologie aux premières heures de la télévision³⁹. La datation au carbone 14 a réservé des surprises et repoussé la chronologie de ces monuments bien plus loin dans le temps, de sorte qu'il n'était pas logique de les considérer comme des imitations en modèle réduit des pyramides, même s'il n'y avait jamais eu grand sens à le faire. En dépit de ces divergences, toutes les opinions convergent sur un point : les tombes mégalithiques sont propres aux terres longeant les côtes atlantiques, et ce d'autant plus qu'elles partagent certaines caractéristiques. Des inscriptions sur plaques comportant des dessins semblant représenter des bateaux, des haches, des serpents et des lignes ondulées ont été mises au jour dans plusieurs régions. On peut donc affirmer que des motifs serpentiformes similaires avaient été utilisés en Galice, en Bretagne et dans le canal d'Irlande. On trouve par ailleurs des similitudes entre des images de serpents sculptées sur dalles dans des tombes à couloir d'Anglesey et des thèmes repris par des bâtisseurs mégalithiques polyvalents de Galice, qui employaient sculptures et peintures dans leurs structures⁴⁰. Plutôt que d'apporter la preuve que la tradition mégalithique s'était lentement répandue hors de Méditerranée en remontant par l'Espagne, tout cela suggère que de nombreux allers-retours avaient été effectués entre l'Ibérie, la Bretagne et la Grande-Bretagne, de sorte que l'Espagne, la France du Nord-Ouest et la mer d'Irlande étaient reliés par des traversées régulières. La Bretagne, située au centre de ce monde atlantique, se montra plus en avance que ses voisines maritimes du Nord et du Sud pour mettre en œuvre cette architecture.

37. ABULAFIA, 2022, pp. 10-11.

38. FERNÁNDEZ-MIRANDA, 1997.

39. DANIEL, 1963, pp. 26-28 et 75-77 (pour ne citer qu'un livre de cet auteur) ; SAVORY, 1977, pp. 169 et 175 ; RODRÍGUEZ CASAL, 2006, pp. 4-5.

40. SAVORY, 1977, p. 174 ; SHEE TWOHIG, 1993 ; RODRÍGUEZ CASAL, 1990, pp. 135-141 ; cf. aussi LEISNER et LEISNER, 3 vol., 1943.

Ces monuments étaient-ils tous des tombes ? Dans certains d'entre eux, aucun reste humain n'a été retrouvé. Mais même lorsqu'il existe des traces de sépulture, cela ne signifie pas que les tumulus mégalithiques aient eu pour vocation première d'ensevelir les morts. Ils peuvent aussi, ou surtout, avoir été utilisés pour délimiter un territoire à une époque où une population néolithique plus sédentaire commençait à considérer la propriété de la terre pour elle-même et plus seulement, comme au mésolithique, pour l'exploitation de ses ressources. Cela fait sens, tant l'avènement de l'agriculture liait l'homme à la terre d'une manière qui ne pouvait s'appliquer aux chasseurs-cueilleurs. Il s'agissait de petits groupes dispersés, et l'on n'a trouvé aucune preuve de l'existence de grands centres de pouvoir ou d'établissements semblables aux villes apparues au Moyen-Orient au début du néolithique. Dans une société aussi fragmentée, soumise à une pression constante du fait de l'augmentation de la population due à l'agriculture et au pastoralisme, il était important de savoir qui venait d'où. Les monuments dédiés aux ancêtres des chefs de la communauté et contenant souvent leurs restes revêtaient une fonction toute particulière. C'est pourquoi il était logique d'élever de grands monticules au-dessus des chambres que ces personnes avaient soigneusement construites. Ces lieux, qu'ils aient été situés en bordure d'un territoire pour en marquer les limites ou en son cœur pour servir de foyer culturel et de lieu saint, où les chefs annonçaient des décisions majeures, étaient destinés aux morts autant qu'aux vivants. Si rien ne prouve qu'ils aient été utilisés pour l'inhumation, la probabilité demeure forte qu'ils aient servi à commémorer des ancêtres parfois si éloignés dans le temps qu'il n'en restait rien à exhiber. Ils pouvaient aussi honorer des personnes perdues en mer et donc sans dépouilles. Très souvent, en effet, le couloir était laissé ouvert pour permettre aux gens d'aller et venir dans la chambre intérieure⁴¹. Les monticules lèvent de surcroît un voile sur l'univers politique des premières sociétés atlantiques.

41. RENFREW, 1976, pp. 208 et 218 ; cf. aussi plusieurs articles et commentaires publiés dans RODRÍGUEZ CASAL (dir.), 1996 ; LE ROUX, 1996, p. 234 ; TAVARES DA SILVA, 1996 ; SOARES, 1996.